

Chahlet Laâyani, la Nedjma du chaâbi

J'avais promis, la semaine dernière, de revenir sur cette chanson, *Chahlet Laâyani*, tirée de *Quizàs*, *Quizàs*, *Quizàs*. D'ailleurs, et j'en conviens, ce que j'en dis ici ne satisfait que modérément la curiosité. Grâce à des relais amicaux, j'ai pu établir le contact avec Boubekour, le fils d'Abdelhakim Garami, mais le défaut de temps m'a empêché de mener le minimum d'enquête qui aurait permis d'apporter des informations plus complètes sur le sujet. Cependant, je m'acquiesce, ici, de cette promesse et m'engage – promis, juré ! – d'approfondir dès que possible.

Se peut-il qu'Abdelhakim Garami⁽¹⁾ n'ait jamais entendu *Quizàs*, *Quizàs*, *Quizàs* avant de composer *Chahlet Laâyani* ? Peu probable. Ceux parmi nous qui soutiendraient, par chauvinisme chaâbiste par exemple, le contraire, ont certainement tort. La gémellité mélodique des deux chansons ne découle pas uniquement de réminiscences ni d'une sorte d'intermusicalité, comme on parlerait d'intertextualité, euphémisme pour dire plagiat en littérature. Il s'agit plutôt d'une reprise, voire d'une adaptation comme il est d'usage d'en faire dans la planète musique⁽²⁾.

C'est qu'en 1958, année où Abdelhakim Garami donna la chanson à Cheikh Zerbout, qui en fut le premier et singulier interprète, *Quizàs*, *Quizàs*, *Quizàs*, due au fécond musicien cubain, Oswaldo Farrès, prenait son second souffle avec une adaptation en anglais puis une autre en français. Adaptations par lesquelles, de toute évidence, la chanson débarqua sur les ondes algériennes.

Elle existait depuis 1947. Oswaldo Farrès l'avait composée et interprétée pour l'émission radio cubaine qu'il animait, «Le Bar Musical.» Elle fut ensuite reprise en espagnol par Nat King Cole et en français par les Sœurs Étienne. Presque 70 ans plus tard, le tube continue toujours à être repris et adapté. A ce jour, on compte

des centaines de versions dans des dizaines de langues et de styles musicaux. Rien que sur le site musicMe, en cliquant sur le titre de la chanson, on tombe sur 126 versions par 56 artistes du monde entier allant de l'original d'Oswaldo Farrès à Roberto Alagna en passant par Les Gypsies, Arielle Dombasle, Cesaria Evora, Jennifer Lopez, un chanteur chinois et bien d'autres.

La prouesse d'Abdelhakim Garami n'est pas seulement d'avoir réussi à faire d'un boléro cubain un standard immortel de chaâbi algérois. La fluidité mélodique de sa version, la simplicité et la poésie romantique des paroles, l'authenticité des sentiments, tout cela confère à sa chanson la puissance émouvante de ces hymnes sans auteur. On croirait l'une de ces œuvres créées ex nihilo, que la douce mélancolie de l'amour contrarié fait pousser jusque dans les déserts comme ces lis des impalas qui égayent l'aridité et même la désespérance.

Pourtant, on a tendance à l'oublier, derrière, il y a une histoire. Véridique ? Un homme, Abdelhakim Garami. Une femme, Chahlet Laâyani (les yeux languides, ensorceleurs). Cet oubli est peut-être une louange.

Il est la rançon de l'osmose entre une œuvre et un public. *Chahlet Laâyani*, la femme donc, est d'une certaine manière la *Nedjma* de la chanson chaâbie. Comme Kateb Yacine faisant d'un amour impossible pour une cousine déjà mariée un chef-d'œuvre de la littérature, Abdelhakim Garami a sublimé sa passion pour une femme en poncif musical.

Celle qu'il désigne sous l'attrait hypnotique de Chahlet Laâyani n'est pas uniquement une création artistique. C'est aussi une belle jeune femme de sa proximité cherchellose qui lui aurait inspiré cette complainte : «Dites à Chahlet Laâyani/Celle dont l'amour me consume/comme il

est facile de s'attacher/la séparation m'est cruelle».

On a envie de savoir quel homme était l'auteur de ces vers transis. Abdelhakim Garami est né à Cherchell en 1929. Il eut la chance de poursuivre des études qui le conduisirent à un diplôme d'aide-comptable, une profession qu'il exerça à partir de 1950 à la Pêcherie d'Alger et la malchance, à l'âge de deux ans, de faire une chute dont il garda un handicap.

Il baigna très jeune dans la musique. En 1943, installés à Alger, ses parents habitent dans une maison appartenant au mélomane et maître du chaâbi, Cheikh Hadj Kaddour al Cherchalli. Ce dernier décéla la passion du jeune garçon pour la musique et l'encouragea dans cette voie. Entre 1945 et 1950, Abdelhakim ne rata aucun concert maison donné chez Cheikh Kaddour par les jeunes maîtres du moment : El Anka, M'risek, etc.

Il s'essaya à l'écriture et à la composition. Ses premières créations furent bien reçues par ses amis interprètes. Il quitta son travail à la Pêcherie pour se consacrer au chaâbi. Il vécut alors en animant des mariages et autres fêtes. C'est en 1958 que son étoile commença à luire.

A l'occasion d'une soirée à la salle Bordes à Alger, accompagné d'un orchestre dirigé par El Anka, il chanta deux de ses nouvelles créations dont *Chahlet Laâyani*. Sa voix grave ne collant guère à ce type de mélodie, le jeune Cheikh Zerbout lui arracha la chanson qu'il sera le premier à enregistrer. Après l'indépendance, Abdelhakim Garami connut une belle carrière dans le chaâbi qui fut abrégée, en 1970, par une mort tragique à l'âge de 41 ans.

L'histoire dramatique de la chanson *Chahlet Laâyani* a comme rejailli à la fois sur son auteur compositeur, Abdelhakim Garami, et sur son premier interprète, Cheikh Zerbout. Ce dernier, qui fut un jeune prodige du



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

chaâbi, a connu une vie d'exil et de souffrances. Il décéda, nécessairement, à Alger en 1983 d'un cancer de la gorge après une longue et prométhéenne traversée du désert.

A. M.

1) Un article biographique est consacré à Abdelhakim Garami dans le site [rasdwamaya](http://rasdwamaya.skyrock.com/1708788216-Abdelhakim-Garami.html):

<http://rasdwamaya.skyrock.com/1708788216-Abdelhakim-Garami.html>. Il se reporte aux recherches de l'infatigable et précieux Abdelkader Bendamèche, journaliste, parolier et animateur de Maya wa Hssine.

2) Nadjib Stambouli me fait observer qu'à l'époque, «l'adaptation était monnaie courante, la plus célèbre étant *Min Djibalina* de Mahboub Stambouli, sur la musique de *Sambre et Meuse*. Si Iguerbouchène n'était pas adepte de ces adaptations, d'autres compositeurs, comme Missoum, se faisaient un point d'honneur à en faire, en leur donnant une tonalité algérienne dans sa spécialité, le âsri (moderne) notamment pour Lamari, Seloua et autres.»

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



Boutef' un jour ! Boutef' toujours !

Sellal présent à Tunis pour la marche contre le terrorisme. Purée ! Encore la preuve flagrante que dès qu'il s'agit de terrorisme en Tunisie, des...

... Algériens sont directement impliqués.

Quoi ? Tata Louisa veut des élections anticipées ? Une autre personne aurait exprimé ce vœu que j'en aurais conclu à un complot ourdi contre notre beau, notre grand, notre riche, notre uni pays. Mais Tata, pas toi quand même ! Le monsieur est toujours en poste. Rappelle-toi ! Il a été élu pour un 4^e mandat. Mais si, tu sais bien ! Ce 4^e mandat pour lequel t'as autant sué, autant raclé ta gorge et éraillé ta belle voix grave à nous expliquer avec force moulinets des bras et des yeux que nous n'avions pas d'autres choix que de reconduire le monsieur au poste de commandement. Ah ! Voilà, je vois bien à ton regard que tu te souviens enfin. Tu ne peux donc pas nous demander aujourd'hui de voter de manière anticipée et de ranger le monsieur au placard ! Ça mettrait notre si cher pays en danger. Quels dangers ? Et c'est toi ma Tata préférée qui me poses cette question ? Rappelle-toi là encore tous les dangers que tu as agités sous notre nez tremblant de peur : la main

de l'étranger. Le printemps arabe frelaté et mixé dans les laboratoires du grand satan américain. Je n'ose croire qu'après avoir si bravement, si vaillamment défendu notre pays, avoir si courageusement fait barrage à toutes les tentatives mesquines et assassines de nous dicter une ligne de conduite, tu te rangeasses aujourd'hui aux côtés des déstabilisateurs. Non ! Je sais que tu ne le penses pas un seul instant. Le monsieur est en cours de mandat. Il doit aller jusqu'au bout. Et tu dois rester à ses côtés comme tu l'as été aussi constamment, aussi féroce, aussi assidument, aussi... aussi, mordant tous ceux qui évoquaient il y a quelques mois à peine, du bout de leurs lèvres, la possibilité d'une procédure d'empêchement, l'activation de l'article 88 et autres gadgets de la large panoplie déstabilisatrice dont dispose la perfide main de l'étranger. Non Tata ! Je ne te laisserai pas t'égarer en route, te renier ainsi. Ton combat a été tellement exaltant de soutien au monsieur qu'il ne mérite pas de finir ainsi, en lacis tortueux, en clapotis ridicules. Boutef' un jour. Boutef' toujours ! Hein, ma Tata ? Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.